

Le Grand Serpent du monde

Le serpent dans l'oeuf

Le Grand Serpent du monde, Canada (Québec) 1998, 98 minutes

Janick Beaulieu

Number 201, March–April 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59372ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, J. (1999). Review of [Le Grand Serpent du monde : le serpent dans l'oeuf / *Le Grand Serpent du monde*, Canada (Québec) 1998, 98 minutes]. *Séquences*, (201), 36–37.

de Bouvier est en effet assurée par un regard (et un esprit) d'enfant qui voit des choses qu'il ne parvient parfois pas à comprendre. D'où cette impression, que ressent parfois le spectateur devant *Histoires d'hiver*, d'être plongé lui aussi dans une série de situations qu'il ne maîtrise pas toujours et dans lesquelles évoluent des personnages – pourtant importants – dont il ne saura pratiquement rien.

Cette approche audacieuse est fort cohérente avec le propos, même si elle peut parfois frustrer le spectateur, qui a l'impression d'avoir perdu ce traditionnel regard omniscient et de se retrouver dans une situation où il subit les événements, plus qu'il ne les contrôle.

Or, malgré cette construction intelligente et sensible, qui contribue grandement au sentiment d'émotion et de nostalgie, *Histoires d'hiver*, dans son élan vers le lyrisme et la poésie, trébuche sur des pièges souvent tendus par ce genre de films.

Le premier piège que Bouvier n'a su éviter, est celui de la reconstitution d'époque. En effet, Bouvier est tellement soucieux de mettre en valeur le travail de direction artistique, qu'il finit par alourdir la mise en scène. Très souvent, on a l'impression que les plans ne sont motivés que par le désir de montrer les décors (qui ont l'air trop propres). Piège, ensuite, des films sur les rituels de passage, où l'enfant – dissimulé derrière une porte – est le témoin involontaire d'une scène d'amour (ici très pudique) qui lui fait comprendre qu'il y a autre chose dans la vie que le hockey. Piège, enfin, de la construction narrative classique du film nostalgique: l'incontournable narration en voix off, lue avec ce savant mélange de candeur et d'émotion, accom-

plagée d'une musique de circonstance (ici les accords mélancoliques de Michel Rivard).

En fait Bouvier, malgré les intentions très honnêtes de ce film, n'arrive pas à nous émerveiller.

C'est comme si *Histoires d'hiver* avait été conçu à partir d'une grille de figures imposées, à l'instar de cette peinture à numéros (métaphore involontaire du film) que réalise la mère de Martin dans un plan du début.

Aussi, bien qu'il soit assez adroit et correct, parfois même fort sympathique, le film demeure un peu froid, proche de l'exercice de style qui déballe ses effets dramatiques *précisément* là où on les attendait.

Néanmoins, François Bouvier sait nous émouvoir. Son film est souvent touchant et drôle, rempli de tous ces moments intenses qui font l'enfance et la vie.

Carlo Mandolini

HISTOIRES D'HIVER

Canada (Québec) 1998, 106 minutes — **Réal.:** François Bouvier — **Scén.:** François Bouvier, Marc Robitaille, librement inspiré du roman *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*, de Marc Robitaille — **Photo:** Allen Smith — **Mont.:** André Corriveau — **Mus.:** Michel Rivard — **Déc.:** André-Lyne Beuparlant, Diane Gauthier, Paul Hotte — **Int.:** Joël Drapeau-Dalpé (Martin), Denis Bouchard (Maurice, l'oncle), Luc Guérin (Hervé, le père), Diane Lavallée (Jacqueline, la mère), Suzanne Champagne (Mademoiselle Chouinard), Sylvie Legault (Corinne), Patrick Thomas (Benoît), Roger Léger (le père de Benoît), Robert Toupin (le directeur d'école), Marc Gélinas (M. Girouard, l'épicier), André Montmorency (M. Gagné, voisin) — **Prod.:** Yuri Yoshimura-Gagnon, Claude Gagnon — **Dist.:** Behaviour.

Le Grand Serpent du monde

Le serpent dans l'œuf

Yves Dion œuvre dans le domaine du cinéma depuis trente ans pendant lesquels il a commis plusieurs documentaires. Au royaume de la fiction, c'est *L'Homme renversé* qui nous l'a fait connaître. *Le Grand Serpent du monde* est le cinquième titre du programme *Familiarité* de l'ONE. Les films précédents nous montraient l'éclatement de la famille d'aujourd'hui. Le film d'Yves Dion semble vouloir aller beaucoup plus loin que les autres. Le verbe sembler, ici, n'est pas employé comme figure de coquetterie. Tout le film est à placer sous le signe de ce verbe, parce qu'il nous faut deviner ce qui est, parfois, à peine suggéré. Certains diront que c'est là son charme. D'autres rétorqueront que c'est là que le bât blesse. Laissons aux autres le bât qui blesse et plaidons pour le charme.

Tom Paradise est chauffeur d'autobus sur un circuit urbain. Ses clients habituels, il les connaît bien. Il entretient de très bonnes relations avec eux. Il y a ce jeune homme qui, en sortant, se dirige vers



Le Grand Serpent du monde

un cimetière. Cette dame plantureuse qui dissimule un chiot sous son manteau. Et surtout ce quidam du nom de Monsieur qui exige qu'on ne touche pas à son siège réservé même si l'autobus est très peu peuplé. Somme toute, par sa bonne humeur, Tom semble dire qu'il est le plus heureux des hommes dans le meilleur des mondes. Pour lui, c'est le paradis sur terre.

Dans tout paradis terrestre il y a un serpent qui veille. La vie sentimentale de Tom périclité. Même s'il est peut-être père sans le savoir,

il vit seul avec, au fond de l'être, une envie folle d'évasion à la Jack Kerouac. Bien sûr, il a une petite amie plus jeune que lui, Sarah, mais elle le sent de plus en plus distant. Serait-ce pour cette raison qu'elle ne veut plus aller au Mexique avec lui? Quand arrive le quarante-cinquième anniversaire de mariage de ses parents, sa sœur Anne doit brandir la menace de couper tout contact pour le convaincre d'y assister. Lors de la rencontre, la mère semble feindre une joie toute extérieure tandis que le père ne semble lui offrir que les regards vides d'une mémoire défaillante. Pour en savoir plus sur l'attitude distante de Tom envers ses parents, il semble qu'il faille aller dans les profondeurs abyssales de l'inconscient, ce qui pose moult questions au spectateur habité par un esprit cartésien. À un moment donné, un usager de l'autobus demande à Tom s'il faut un diplôme universitaire pour conduire un tel engin. Cette question ironique suggère que Tom aurait fait des études très sérieuses et qu'ensuite il aurait tout laissé tomber pour privilégier les voyages. De là viendrait l'attitude déçue des parents. Et, par conséquent, l'attitude distanciée de Tom envers ses géniteurs. Ces derniers l'auraient-ils trop poussé vers la réussite? Et lui, aurait-il trop misé sur son charme personnel pour vaincre tous les serpents? Pourquoi recherche-t-il une femme plus jeune que lui? Par simple désir de chair fraîche? Pour conserver une jeunesse éternelle à l'âge de 40 ans? On pourrait invoquer le démon de onze heures et plusieurs autres horloges. Le mystère loge quelque part à l'intérieur d'un réseau d'influences que la raison n'arrive pas toujours à dénouer.

Toute cette aventure est bien servie par une atmosphère qui sait suggérer, par les couleurs, des zones de malaise et d'euphorie. La façon d'éclairer nous fait paraître l'autobus comme auréolé d'un pouvoir fantomatique dans les couloirs de la nuit. Les nuages qui courent dans un ciel bleu royal nous renvoient à la magie du temps qui passe à vive allure quand un voyage invite à l'évasion. Au chapitre des malaises, il faut souligner des cauchemars radieux. Quand l'azur de la piscine se change en eau mordorée à la remorque d'un cauchemar, on nage à contre-courant des lueurs sombres pour illustrer ce genre de séquence. Cette mise en scène en oxymoron poétique distille un heureux malaise qui donne l'impression de danser sur la corde folle d'une

vision fantastique. Dans ce film, on voyage beaucoup dans le même autobus avec les mêmes personnes. Ce qui donne l'impression non seulement de tourner en rond, mais surtout, de faire du sur place. Il y a là de l'oxymoron qui a de la suite dans les atmosphères.

Les personnages qui fréquentent l'autobus sont fort bien campés et ne donnent pas dans la caricature. La grosse dame semble n'avoir pour compagnon que son petit chien qu'elle appelle Taureau. Il y a la jeune Anaïs qui provoque notre conducteur qui semble prêt à succomber à ses charmes. Elle en viendra à chambouler sa vie. Il y a Monsieur qui a connu des problèmes mentaux. Comme il ne peut plus supporter les murs qui l'étouffent, il erre comme une âme en peine. Il a le don de voir la couleur des gens. Pour lui, l'enfer est blanc et sent les médicaments. D'inquiétant qu'il était au début, il devient le plus lucide et le plus sympathique des passagers. Ces occupants souffrent tous d'un même mal: la solitude. On connaît le talent de Gabriel Arcand. On le sait capable de faire pleurer un désert ou de faire rire un saule pleureur. Ici, il joue le personnage de Monsieur avec une remarquable intensité. Un pur ravissement.

Dans le cadre du programme *Familiarité* de l'ONF, *Le Grand Serpent du monde* va plus loin que le simple constat de l'éclatement de la cellule familiale. Il suggère que le serpent se cache dans l'œuf du désir comme pour décourager toute volonté d'appivoiser une cellule stable. Ce qui pourrait dépendre d'un vide affectif hérité de sa propre famille, comme cela semble être le cas pour Tom. Le film d'Yves Dion s'avère une heureuse surprise.

Janick Beaulieu

1. OXYMORON: figure de rhétorique consistant à assembler des mots qui semblent contradictoires. Exemple: un silence éloquent.

LE GRAND SERPENT DU MONDE

Canada (Québec) 1998, 98 minutes — Réal.: Yves Dion — Scén.: Monique Proulx — Photo: Paul Van Der Linden — Mont.: Monique Fortier, Yves Dion — Mus.: Gaétan Gravel, Serge Laforest — Déc.: Gaudeline Sauriol — Int.: Murray Head (Tom), Zoé Latraverse (Anaïs), Louis Portal (Carmen), Gabriel Arcand (Monsieur), Jean-Pierre Bergeron (Jean Le Maigre), June Wallack (Anne) — Prod.: Monique Létourneau — Dist.: ONF.

Les Boys II

Qu'est-ce qui nous fait courir?

Dans une petite cinématographie comme la nôtre, il est inévitable que chaque nouveau film soit analysé, soupesé et débattu. Et, sans doute, il est aussi normal que l'on exige de chaque nouvelle œuvre cinématographique québécoise qu'elle soit, d'une façon ou d'une autre, plus ou moins *indispensable*. Aussi, un débat sur les Boys est inévitable, souhaitable même.



Les Boys II